

tion que cet idome est aussi ancien que le latin, et que l'un et l'autre étaient en usage dans l'ancienne Rome, où le latin était la langue que les gens lettrés employaient dans leurs discours publics, tandis que l'italien était la langue commune, celle de la conversation ordinaire. Les partisans de ce système citent à l'appui de leur opinion une série d'expressions que Plautus et Terence mettent dans la bouche de leurs personnages qui appartiennent à la classe plébéienne. Ces expressions offrent, en effet, du rapport avec l'italien, et il est à remarquer qu'on ne se retrouve pas dans les auteurs classiques, hors du cas dont il s'agit. L'emploi en est fréquent dans les auteurs de la décadence, surtout dans Martial. Les mots *verrus*, *hiver*, *calidus*, cheval *bellus*, beau; *battiere*, battre, appartiennent à ce langage vulgaire ancien; ils ont évidemment du rapport avec les mots *verno*, *caballo*, *bello*, *battere* de l'italien moderne, et au contraire, on n'a point vu, chez les romains, *equus*, *pulcher*, *perdere*, dont le sens est le même dans le latin classique. Muratori ne partage pas complètement cette opinion, et il établit une autre théorie qui a été adoptée par Fontanini, Tiraboschi, Denina, Giganteo, Sismondi. Ce savant admet que, tout en procurant la langue primitive de l'Italie, les Romains ne la purent extirper complètement, et qu'elle continua d'exister dans les dialectes rivaux, sous des transformations particulières, de manière à avoir part plus tard, conjointement avec le latin, à la formation de l'italien. A l'époque de l'invasion des peuples du Nord, le latin, qui s'était déjà corrompu depuis longtemps, acheva de se dénaturer par l'introduction de beaucoup de termes et de tournures des idiomes des conquérants, et ainsi qu'un grand nombre de radicaux gothiques et lombards furent acclimatés en Italie. En sorte que, suivant ce système, il faut voir dans l'italien, moins le latin corrompu, que le composé de deux barbares, que les langues de ceux-ci fondées dans le latin rustique ou vulgaire. Le savant Maffei soutient, contrairement aux opinions exposées ci-dessus, que la langue italienne s'est formée par une corruption graduelle de la langue classique, sans le concours d'aucune influence étrangère. Dans sa *Verona illustrata*, il essaye de démontrer qu'il n'y a point de lieu où l'italien ait été introduit, et qu'il est sorti de la corruption graduelle de la langue classique, sans le concours d'aucune influence étrangère. Dans sa *Verona illustrata*, il essaye de démontrer qu'il n'y a point de lieu où l'italien ait été introduit, et qu'il est sorti de la corruption graduelle de la langue classique, sans le concours d'aucune influence étrangère.

La formation de cet idome commença un peu avant le XI<sup>e</sup> siècle, et elle n'a été définitivement accomplie que dans le XII<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien spécimen authentique de la langue italienne date de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. C'est une chanson composée vers 1195, par圭多迪卡爾波, natif de Sicile. Au XII<sup>e</sup> siècle, qui vit Dante, Pétrarque, Boccace, l'italien était, sous le rapport de la grammaire, comme sous celui du vocabulaire, à peu près ce qu'il est aujourd'hui.

La langue italienne est parlée dans presque toute l'Italie et dans les lieux qui en dépendent géographiquement : la Sicile, la Sardaigne, etc.; en Suisse, dans le canton de l'Essance et partie de ceux de Grisons et du Valais; et dans une partie du Tyrol méridional. En outre, on parle italien et illyrien dans les villes de l'istrie et de la Dalmatie, et italien et romekia dans celles des îles Ionniennes et dans l'île de Tine. L'italien est aussi très-commun à Constantinople et dans quelques autres villes marchandes de l'empire ottoman.

L'alphabet italien est composé de vingt-deux lettres, dont cinq voyelles. Il lui manque les lettres *z, y*. L'italien n'a pas de voyelles muettes; le *e* est ouvert ou fermé. Il n'a pas non plus de voyelles composées. On donne avec raison les noms de diphthongues et de triphthongues à l'union de deux ou de trois voyelles, car on ne change nullement dans la prononciation la valeur de chaque voyelle considérée séparément. Les consonnes *b, d, f, l, m, n, p, r, t, c, v*, ont le même son en italien qu'en français. Le *g* a un son voisin de *dj*. La syllabe *gli* a le son mouillé de la dernière syllabe du mot français *quelques*, excepté dans *Anglia, Gerolifico* et quelques autres mots étrangers. Pour obtenir un son plus doux, les Italiens placent une lettre avant ou après certains mots. Ainsi, pour effacer le dureté de prononciation que produirait la rencontre de deux mots avec *verme*, ils ont inventé une consonne au commencement du mot suivant, on place un *r* en tête de ce dernier mot. On dit, par exemple, *con istudio* (avec étude), *per strada* (par chemin), *in spose* (en époux), etc. Pour que *studo*, *per strada*, *in sposo*, etc. On ajoute un *d* euphonique aux mots *a, e, o*, si celui qui suit com-

mence par une voyelle. Exemple : *ad amico* (en ami), *ed onorato* (et honoré), *ad infelice* (o infortuné), etc. Les grammairiens comptent huit parties du discours, en comprenant l'article parmi les adjectifs. L'italien a deux genres, deux nombres et six cas. Il a quatre conjuguaisons, distinguées par la désinence de l'infinitif. La première est en *are, amare* (aimer); la seconde en *ere long, tenere* (tenir); la troisième en *ere bref, credere* (croire); et la quatrième en *ire, sentire* (sentir).

La langue italienne peut former un seul mot de deux, de trois et même de quatre, en fondant ensemble des verbes, des pronoms, des articles, des prépositions, des négations et des adjectifs. Par ses augmentatifs et ses diminutifs, par l'emploi des verbes à l'infinitif comme substantifs, par la différente manière de placer les pronoms personnels et par la variété des formes qu'elle donne au participe présent, elle peut exprimer des nuances particulières de la pensée, qu'il serait difficile de rendre bien dans aucune autre des langues néo-latines. Elle peut former des superlatifs par la répétition de l'adjectif et de l'adverbe. La syntaxe de la langue italienne ressemble à celle de la langue française; elle repousse davantage encore aux inversions et préfère partout la construction directe.

L'italien est un desidiomes les plus mesurés et les plus cadencés que l'on connaisse. Ses syllabes ont une quantité tellement prononcée, qu'il est facile de composer dans cette langue les hexamètres et les pentamètres des Latins par les mêmes combinaisons de longues et de brèves. De plus, elle est très-riche en expressions figurées, et le langage poétique diffère beaucoup de celui de la prose.

La langue italienne écrite n'est nulle part généralement parlée; elle est cependant commune à toutes les personnes bien élevées et offre beaucoup de la langue vulgaire. Cette dernière comprend un grand nombre de dialectes, parmi lesquels on distingue les suabrais et le piémontais, les milanses, plusieurs mots français, et dont le second approche le plus du provençal; le milanais ou lombard propre, qui a les sons *eu, u*, la lettre *j*, le nasal des français, qui se retrouve aussi dans le piémontais et le génois; le bas lombard, parlé dans le Brescian, le Crémonais, le Mantouan, les anciens duchés de Parme et de Modène, le Ferrarais, etc.; on n'y trouve pas les sons français du lombard propre, quoiqu'il en approche beaucoup; le bolonais et le bergamasque, parlés dans les provinces de Bologne et de Bergame; il a les sons les plus rudes de tous; le vénitien, qui est le plus doux, et dans lequel on distingue, outre le vénitien propre, parlé à Venise et dans ses environs, le vénitien continental, parlé avec des nuances différentes depuis l'ancien Dogado jusqu'à un Micolo, et le vénitien maritime, parlé aussi avec des nuances différentes dans les villes de l'istrie, du littoral hongrois, de la Dalmatie, des îles Ionniennes et de quelques îles de l'Archipel; le frioulin, mêlé de plusieurs mots romains, français et slaves; le tyrolien, parlé dans les hautes vallées de Fassa ou Evacs, de Livinalongo ou Buchenstein, d'Enneberg, de Badia ou Abey; et le dialecte de Toscano et de Lucques dans le Perousin et en Sardaigne; à Sassari, à Castel-Saldo, à Tempio, à Sorso, à Agio et à Santo; et ce dialecte, poli et perfectionné, est devenu la langue de la littérature de ce beau monde en Italie, mais il se distingue surtout, tout qu'on le parle dans le Florentin, par les fortes gutturales *ha, he, hi*; le romain, parlé à Rome et, avec des nuances différentes, dans la partie méridionale des anciens Etats romains; c'est le plus pur après le toscain, sur lequel il a même l'avantage d'une prononciation plus douce; le sabin et l'abruzzé, parlés dans la Sabine et les Abruzzes; le calabrais et l'apulien ou pugliese, très-incultes et très-rudes; parlés dans les Calabres et la Pouille; le tarantin, mêlé de plusieurs expressions grecques, parlé à Tarente et dans ses environs; le napolitain, parlé en plusieurs sous-dialectes à Naples et dans les provinces voisines; il est remarquable par sa littérature, qui est la plus riche de tous les dialectes italiens; le sicilien, mêlé de plusieurs mots d'origine arabe, grecque et provençale; on peut le regarder comme la souche de la poésie italienne; le sarde, parlé dans presque toute l'île de Sardaigne; on le remarque de plusieurs mots grecs, français, allemands et espagnols.

La plupart de ces dialectes possèdent une littérature propre et assez variée, des comédies, des poèmes, quelques-uns même ont des dictionnaires, des grammaires. La *Jerusalem délivrée* a été traduite en bergamasque, en bolonais, en calabrais, en génois, en milanais, en napolitain, en perousin et en vénitien.

On donne le nom de *langue franque* à un patois qui a cours dans les ports du Levant et qui sert de moyen de communication entre la population indigène et musulmane et les Occidentaux. Dans ce patois, dont le fond principal est formé par l'italien, on retrouve des expressions appartenant aux idiomes de presque tous les peuples du bassin de la Méditerranée.

— Histoire littéraire. Quelle que soit l'ori-

gine de l'italien moderne, cette belle langue se constitua de bonne heure après la chute de la domination romaine, se perfectionna, se régularisa peu à peu, et arriva, en 900, où paraît l'italien d'aujourd'hui. Bientôt même on se mit à l'écrire, surtout lorsque les Italiens, secouant la longue oppression étrangère et féodale, se constituèrent en communes; se formèrent ainsi de nombreuses républiques. Dans les parlements, les affaires publiques se traitaient dans la langue du peuple, laquelle, sortant des habitudes domestiques, se formaient de nouvelles manières importantes; de telle sorte que, créée en dehors des lettres, la langue ne reçut la vie du peuple. Mais si le patriotisme fit le premier moteur, qui fit de l'italien une langue écrite, l'esprit religieux fut le second; car les moines, tous gens du peuple, l'employèrent de bonne heure dans leurs prédications. La troisième cause de ce mouvement fut l'amour et le sentiment chevaleresque. On a, dès 1200, des poésies galantes de l'empereur Frédéric II, mort en 1251, de son fils Entius et de son secrétaire, Pierre des Vignes. Avant ce temps, Giulio Romano, Sicilien, avait écrit des poésies amoureuses. Les premiers chroniqueurs sont de la même époque. Ce sont : Matteo Spinnelli, qui écrivit des chroniques napolitaines de 1247-1494; le chroniqueur florentin, Giovanni Villani; Ricordano Malaspini, simple et rude, mort en 1281; Dino Compagni, qui a la brièveté, la précision et la vigueur d'un historien simple; et le chroniqueur sicilien, Giovanni di Bicci de La Mirandole (1463-1495); Coluccio Salutati; Jacques Sannazar (1458-1530), le plus grand poète latin qui vécût des temps modernes en un italien plein de latinismes; et, pour les prosateurs: Francesco Filelfo, auteur d'un commentaire de Pétrarque, écrit dans un style illisible; Leonello de Vinci, aussi grand peintre qu'écrivain vaste, profond et juste; Leo-Baptiste Alberti et Matteo Palmieri, qui, comme presque tous les écrivains de ce siècle, a la fois pédant et barbare, écrivains en latin mieux que dans leur langue maternelle. Il faut excepter pourtant l'historien Feo Belcari (1410-1484) et le grand dominicain Jérôme Savonarole (1452-1498), qui, malgré son langage miniguelmiste, contrôle par sa gaucherie littéraire et sociale du temps.

— XIV<sup>e</sup> siècle. (Le Cinquecento.) Le XIV<sup>e</sup> siècle a été appelé le siècle d'or de la littérature italienne, par l'heureuse alliance du naturel de la pensée et de la perfection de la forme. Voici que tout à coup apparaît le plus grand homme qui eût été la littérature italienne au plus haut point de splendeur, tandis que les autres nations gisaient encore dans les ténébreux.

— XV<sup>e</sup> siècle. Le grand triomvirat. Le patriotisme, la religion, l'amour, avaient successivement inspiré les premiers écrivains italiens; Bembo et Paruta, celle de l'histoire et aux artistes. Tous les souverains de l'époque et le ciel et la terre; nous avons nommé la *Divine comédie*. François Pétrarque (1304-1374) se rehaussa aux mêmes foyers; mais la postérité n'a guère vu en lui que le poète et le chanteur de Laure, son siècle a surtout admiré son vaste savoir, ses nombreuses connaissances en littérature italienne; l'étude de l'antiquité classique et la part immense qu'il prit à la renaissance des lettres. Après la mort de Dante, et lorsque les Florentins eurent rendu justice à la gloire de Pétrarque (1374-1375) fut le premier à occuper le chaire instituée pour expliquer la *Divine comédie*, afin d'apprendre aux citoyens l'amour de la patrie, la haine du vice et le goût de la science. Ingouvier écrivain, Boccace a laissé, entre autres ouvrages, le *Decamerone*, modèle de langue, sinon de style. Le XIV<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la langue italienne; la langue est pure, nette, sans mélange; mais, à l'exception des quelques grands noms que nous venons de citer, le mérite des écrivains trecentistes est plutôt philosophique que littéraire; et ce n'est pas une des moindres singularités de la descente de l'Italie, que cette nécessité où l'on est d'étudier sa langue dans des auteurs très-pauvres de fond et d'idées. Plusieurs traduisirent des traités latins dans une langue admissible; tels sont Pier Crescenzo, mort en 1329; fra Pipino, traducteur du célèbre Marco Polo; Arrigho de Settemulo; fra Domenico Cavalca; fra Bartolomeo de San-Concordio. Les écrits des moines dominent à cette époque, comme à l'époque précédente, et notamment Jacopo Passavanti, mort en 1357; les lettres du bienheureux Giovanni delle Celle, et les *Fioretto*, de saint Giovanni dell'Assise. En dehors de ces écrits, nous trouvons de Modicis le philosophique de Cecco d'Ascoli; le *Ittiomanolo*, de Fazio degli Uberti; le *Quadragesimo*, de Fozzi; les *Documenti d'amore*, de Francesco da Barberino (1328-1396); le *Trattato* sommaire de Pierciuchello; les *Vauzelle*, de Franco Sacchetti, né en 1335, et de Ser Giovanni Fiorentino; enfin, le *Gouvernement de la famille*, d'Agnolo Pandolfini (1365-1446). La plupart de ces écrivains étaient des poètes, les trois grands écrivains de ce siècle, Florentins ou tout au moins Toscans. Il en est de moins des chroniqueurs; excepté Venise, les auteurs bien écrits à cette époque sont ceux de Florence, Florence qui avait de bons historiens, tels que les frères Villani, simples négociants arrivés aux premiers postes de la

république, et Gino Capponi, l'un des plus honorables citoyens florentins. Ce sont des bourgeois, marchands ou artisans de Florence, qui ont écrit ces premières chroniques, à une époque où les rois et seigneurs des autres pays ne savaient pas lire!

— XVI<sup>e</sup> siècle. (Les Quattrocentisti.) Au XVI<sup>e</sup> siècle, la langue italienne, qui aurait dû s'élever, Dante, Pétrarque et Boccace sur les hauteurs où ils avaient placé, déchoit, au contraire, et s'étouffa par l'imitation. C'était l'époque de la renaissance grecque et latine, et la passion de l'antiquité absorbe des esprits cultivés, comme Pomponius Letus, Pontanus, Sannazar, Panormita, Lantasio, Valla, etc. De la Mirandole, le Poggio, Marsilio Ficino, Politien, Scaliger, Platina, Bruno d'Arezzo, Zénon-Sylvius Piccolomini, etc. C'est le siècle des pédants. Les travaux d'érudition ne peuvent une nouvelle impulsion de la découverte de l'imprimerie, perfectionnée en Italie par Aldé Manuce (1447-1515). Les petites républiques italiennes tendent à s'absorber dans les grands Etats; et l'on voit apparaître les tyrans. Les Médicis, à Florence, protègent les lettres; Côme et surtout Laurent les cultivent; mais ces Médicis encourageaient aussi les lettres, et s'occupaient de leur peuple pour lui faire oublier la liberté. C'est à la cour des Médicis que Louis Pulci (1431-1480) écrit son poème le *Morganca*, et le poète Ange Polignone (1454-1494) verse l'*Orphée*. Citons encore, parmi les poètes : Giusto dei Conti; Girolamo Benivieni; Fic de La Mirandole (1463-1495); Coluccio Salutati; Jacques Sannazar (1458-1530), le plus grand poète latin qui vécût des temps modernes en un italien plein de latinismes; et, pour les prosateurs: Francesco Filelfo, auteur d'un commentaire de Pétrarque, écrit dans un style illisible; Leonello de Vinci, aussi grand peintre qu'écrivain vaste, profond et juste; Leo-Baptiste Alberti et Matteo Palmieri, qui, comme presque tous les écrivains de ce siècle, a la fois pédant et barbare, écrivains en latin mieux que dans leur langue maternelle. Il faut excepter pourtant l'historien Feo Belcari (1410-1484) et le grand dominicain Jérôme Savonarole (1452-1498), qui, malgré son langage miniguelmiste, contrôle par sa gaucherie littéraire et sociale du temps.

— XVII<sup>e</sup> siècle. (Le Cinquecento.) Le XVII<sup>e</sup> siècle a été appelé le siècle d'or de la littérature italienne, par l'heureuse alliance du naturel de la pensée et de la perfection de la forme. Voici que tout à coup apparaît le plus grand homme qui eût été la littérature italienne au plus haut point de splendeur, tandis que les autres nations gisaient encore dans les ténébreux.

— XVIII<sup>e</sup> siècle. Le grand triomvirat. Le patriotisme, la religion, l'amour, avaient successivement inspiré les premiers écrivains italiens; Bembo et Paruta, celle de l'histoire et aux artistes. Tous les souverains de l'époque et le ciel et la terre; nous avons nommé la *Divine comédie*. François Pétrarque (1304-1374) se rehaussa aux mêmes foyers; mais la postérité n'a guère vu en lui que le poète et le chanteur de Laure, son siècle a surtout admiré son vaste savoir, ses nombreuses connaissances en littérature italienne; l'étude de l'antiquité classique et la part immense qu'il prit à la renaissance des lettres. Après la mort de Dante, et lorsque les Florentins eurent rendu justice à la gloire de Pétrarque (1374-1375) fut le premier à occuper le chaire instituée pour expliquer la *Divine comédie*, afin d'apprendre aux citoyens l'amour de la patrie, la haine du vice et le goût de la science. Ingouvier écrivain, Boccace a laissé, entre autres ouvrages, le *Decamerone*, modèle de langue, sinon de style. Le XIV<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la langue italienne; la langue est pure, nette, sans mélange; mais, à l'exception des quelques grands noms que nous venons de citer, le mérite des écrivains trecentistes est plutôt philosophique que littéraire; et ce n'est pas une des moindres singularités de la descente de l'Italie, que cette nécessité où l'on est d'étudier sa langue dans des auteurs très-pauvres de fond et d'idées. Plusieurs traduisirent des traités latins dans une langue admissible; tels sont Pier Crescenzo, mort en 1329; fra Pipino, traducteur du célèbre Marco Polo; Arrigho de Settemulo; fra Domenico Cavalca; fra Bartolomeo de San-Concordio. Les écrits des moines dominent à cette époque, comme à l'époque précédente, et notamment Jacopo Passavanti, mort en 1357; les lettres du bienheureux Giovanni delle Celle, et les *Fioretto*, de saint Giovanni dell'Assise. En dehors de ces écrits, nous trouvons de Modicis le philosophique de Cecco d'Ascoli; le *Ittiomanolo*, de Fazio degli Uberti; le *Quadragesimo*, de Fozzi; les *Documenti d'amore*, de Francesco da Barberino (1328-1396); le *Trattato* sommaire de Pierciuchello; les *Vauzelle*, de Franco Sacchetti, né en 1335, et de Ser Giovanni Fiorentino; enfin, le *Gouvernement de la famille*, d'Agnolo Pandolfini (1365-1446). La plupart de ces écrivains étaient des poètes, les trois grands écrivains de ce siècle, Florentins ou tout au moins Toscans. Il en est de moins des chroniqueurs; excepté Venise, les auteurs bien écrits à cette époque sont ceux de Florence, Florence qui avait de bons historiens, tels que les frères Villani, simples négociants arrivés aux premiers postes de la

république, et Gino Capponi, l'un des plus honorables citoyens florentins. Ce sont des bourgeois, marchands ou artisans de Florence, qui ont écrit ces premières chroniques, à une époque où les rois et seigneurs des autres pays ne savaient pas lire!

— XVI<sup>e</sup> siècle. (Les Quattrocentisti.) Au XVI<sup>e</sup> siècle, la langue italienne, qui aurait dû s'élever, Dante, Pétrarque et Boccace sur les hauteurs où ils avaient placé, déchoit, au contraire, et s'étouffa par l'imitation. C'était l'époque de la renaissance grecque et latine, et la passion de l'antiquité absorbe des esprits cultivés, comme Pomponius Letus, Pontanus, Sannazar, Panormita, Lantasio, Valla, etc. De la Mirandole, le Poggio, Marsilio Ficino, Politien, Scaliger, Platina, Bruno d'Arezzo, Zénon-Sylvius Piccolomini, etc. C'est le siècle des pédants. Les travaux d'érudition ne peuvent une nouvelle impulsion de la découverte de l'imprimerie, perfectionnée en Italie par Aldé Manuce (1447-1515). Les petites républiques italiennes tendent à s'absorber dans les grands Etats; et l'on voit apparaître les tyrans. Les Médicis, à Florence, protègent les lettres; Côme et surtout Laurent les cultivent; mais ces Médicis encourageaient aussi les lettres, et s'occupaient de leur peuple pour lui faire oublier la liberté. C'est à la cour des Médicis que Louis Pulci (1431-1480) écrit son poème le *Morganca*, et le poète Ange Polignone (1454-1494) verse l'*Orphée*. Citons encore, parmi les poètes : Giusto dei Conti; Girolamo Benivieni; Fic de La Mirandole (1463-1495); Coluccio Salutati; Jacques Sannazar (1458-1530), le plus grand poète latin qui vécût des temps modernes en un italien plein de latinismes; et, pour les prosateurs: Francesco Filelfo, auteur d'un commentaire de Pétrarque, écrit dans un style illisible; Leonello de Vinci, aussi grand peintre qu'écrivain vaste, profond et juste; Leo-Baptiste Alberti et Matteo Palmieri, qui, comme presque tous les écrivains de ce siècle, a la fois pédant et barbare, écrivains en latin mieux que dans leur langue maternelle. Il faut excepter pourtant l'historien Feo Belcari (1410-1484) et le grand dominicain Jérôme Savonarole (1452-1498), qui, malgré son langage miniguelmiste, contrôle par sa gaucherie littéraire et sociale du temps.

— XVII<sup>e</sup> siècle. (Le Cinquecento.) Le XVII<sup>e</sup> siècle a été appelé le siècle d'or de la littérature italienne, par l'heureuse alliance du naturel de la pensée et de la perfection de la forme. Voici que tout à coup apparaît le plus grand homme qui eût été la littérature italienne au plus haut point de splendeur, tandis que les autres nations gisaient encore dans les ténébreux.

— XVIII<sup>e</sup> siècle. Le grand triomvirat. Le patriotisme, la religion, l'amour, avaient successivement inspiré les premiers écrivains italiens; Bembo et Paruta, celle de l'histoire et aux artistes. Tous les souverains de l'époque et le ciel et la terre; nous avons nommé la *Divine comédie*. François Pétrarque (1304-1374) se rehaussa aux mêmes foyers; mais la postérité n'a guère vu en lui que le poète et le chanteur de Laure, son siècle a surtout admiré son vaste savoir, ses nombreuses connaissances en littérature italienne; l'étude de l'antiquité classique et la part immense qu'il prit à la renaissance des lettres. Après la mort de Dante, et lorsque les Florentins eurent rendu justice à la gloire de Pétrarque (1374-1375) fut le premier à occuper le chaire instituée pour expliquer la *Divine comédie*, afin d'apprendre aux citoyens l'amour de la patrie, la haine du vice et le goût de la science. Ingouvier écrivain, Boccace a laissé, entre autres ouvrages, le *Decamerone*, modèle de langue, sinon de style. Le XIV<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la langue italienne; la langue est pure, nette, sans mélange; mais, à l'exception des quelques grands noms que nous venons de citer, le mérite des écrivains trecentistes est plutôt philosophique que littéraire; et ce n'est pas une des moindres singularités de la descente de l'Italie, que cette nécessité où l'on est d'étudier sa langue dans des auteurs très-pauvres de fond et d'idées. Plusieurs traduisirent des traités latins dans une langue admissible; tels sont Pier Crescenzo, mort en 1329; fra Pipino, traducteur du célèbre Marco Polo; Arrigho de Settemulo; fra Domenico Cavalca; fra Bartolomeo de San-Concordio. Les écrits des moines dominent à cette époque, comme à l'époque précédente, et notamment Jacopo Passavanti, mort en 1357; les lettres du bienheureux Giovanni delle Celle, et les *Fioretto*, de saint Giovanni dell'Assise. En dehors de ces écrits, nous trouvons de Modicis le philosophique de Cecco d'Ascoli; le *Ittiomanolo*, de Fazio degli Uberti; le *Quadragesimo*, de Fozzi; les *Documenti d'amore*, de Francesco da Barberino (1328-1396); le *Trattato* sommaire de Pierciuchello; les *Vauzelle*, de Franco Sacchetti, né en 1335, et de Ser Giovanni Fiorentino; enfin, le *Gouvernement de la famille*, d'Agnolo Pandolfini (1365-1446). La plupart de ces écrivains étaient des poètes, les trois grands écrivains de ce siècle, Florentins ou tout au moins Toscans. Il en est de moins des chroniqueurs; excepté Venise, les auteurs bien écrits à cette époque sont ceux de Florence, Florence qui avait de bons historiens, tels que les frères Villani, simples négociants arrivés aux premiers postes de la

république, et Gino Capponi, l'un des plus honorables citoyens florentins. Ce sont des bourgeois, marchands ou artisans de Florence, qui ont écrit ces premières chroniques, à une époque où les rois et seigneurs des autres pays ne savaient pas lire!

— XVI<sup>e</sup> siècle. (Les Quattrocentisti.) Au XVI<sup>e</sup> siècle, la langue italienne, qui aurait dû s'élever, Dante, Pétrarque et Boccace sur les hauteurs où ils avaient placé, déchoit, au contraire, et s'étouffa par l'imitation. C'était l'époque de la renaissance grecque et latine, et la passion de l'antiquité absorbe des esprits cultivés, comme Pomponius Letus, Pontanus, Sannazar, Panormita, Lantasio, Valla, etc. De la Mirandole, le Poggio, Marsilio Ficino, Politien, Scaliger, Platina, Bruno d'Arezzo, Zénon-Sylvius Piccolomini, etc. C'est le siècle des pédants. Les travaux d'érudition ne peuvent une nouvelle impulsion de la découverte de l'imprimerie, perfectionnée en Italie par Aldé Manuce (1447-1515). Les petites républiques italiennes tendent à s'absorber dans les grands Etats; et l'on voit apparaître les tyrans. Les Médicis, à Florence, protègent les lettres; Côme et surtout Laurent les cultivent; mais ces Médicis encourageaient aussi les lettres, et s'occupaient de leur peuple pour lui faire oublier la liberté. C'est à la cour des Médicis que Louis Pulci (1431-1480) écrit son poème le *Morganca*, et le poète Ange Polignone (1454-1494) verse l'*Orphée*. Citons encore, parmi les poètes : Giusto dei Conti; Girolamo Benivieni; Fic de La Mirandole (1463-1495); Coluccio Salutati; Jacques Sannazar (1458-1530), le plus grand poète latin qui vécût des temps modernes en un italien plein de latinismes; et, pour les prosateurs: Francesco Filelfo, auteur d'un commentaire de Pétrarque, écrit dans un style illisible; Leonello de Vinci, aussi grand peintre qu'écrivain vaste, profond et juste; Leo-Baptiste Alberti et Matteo Palmieri, qui, comme presque tous les écrivains de ce siècle, a la fois pédant et barbare, écrivains en latin mieux que dans leur langue maternelle. Il faut excepter pourtant l'historien Feo Belcari (1410-1484) et le grand dominicain Jérôme Savonarole (1452-1498), qui, malgré son langage miniguelmiste, contrôle par sa gaucherie littéraire et sociale du temps.

— XVII<sup>e</sup> siècle. (Le Cinquecento.) Le XVII<sup>e</sup> siècle a été appelé le siècle d'or de la littérature italienne, par l'heureuse alliance du naturel de la pensée et de la perfection de la forme. Voici que tout à coup apparaît le plus grand homme qui eût été la littérature italienne au plus haut point de splendeur, tandis que les autres nations gisaient encore dans les ténébreux.

— XVIII<sup>e</sup> siècle. Le grand triomvirat. Le patriotisme, la religion, l'amour, avaient successivement inspiré les premiers écrivains italiens; Bembo et Paruta, celle de l'histoire et aux artistes. Tous les souverains de l'époque et le ciel et la terre; nous avons nommé la *Divine comédie*. François Pétrarque (1304-1374) se rehaussa aux mêmes foyers; mais la postérité n'a guère vu en lui que le poète et le chanteur de Laure, son siècle a surtout admiré son vaste savoir, ses nombreuses connaissances en littérature italienne; l'étude de l'antiquité classique et la part immense qu'il prit à la renaissance des lettres. Après la mort de Dante, et lorsque les Florentins eurent rendu justice à la gloire de Pétrarque (1374-1375) fut le premier à occuper le chaire instituée pour expliquer la *Divine comédie*, afin d'apprendre aux citoyens l'amour de la patrie, la haine du vice et le goût de la science. Ingouvier écrivain, Boccace a laissé, entre autres ouvrages, le *Decamerone*, modèle de langue, sinon de style. Le XIV<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la langue italienne; la langue est pure, nette, sans mélange; mais, à l'exception des quelques grands noms que nous venons de citer, le mérite des écrivains trecentistes est plutôt philosophique que littéraire; et ce n'est pas une des moindres singularités de la descente de l'Italie, que cette nécessité où l'on est d'étudier sa langue dans des auteurs très-pauvres de fond et d'idées. Plusieurs traduisirent des traités latins dans une langue admissible; tels sont Pier Crescenzo, mort en 1329; fra Pipino, traducteur du célèbre Marco Polo; Arrigho de Settemulo; fra Domenico Cavalca; fra Bartolomeo de San-Concordio. Les écrits des moines dominent à cette époque, comme à l'époque précédente, et notamment Jacopo Passavanti, mort en 1357; les lettres du bienheureux Giovanni delle Celle, et les *Fioretto*, de saint Giovanni dell'Assise. En dehors de ces écrits, nous trouvons de Modicis le philosophique de Cecco d'Ascoli; le *Ittiomanolo*, de Fazio degli Uberti; le *Quadragesimo*, de Fozzi; les *Documenti d'amore*, de Francesco da Barberino (1328-1396); le *Trattato* sommaire de Pierciuchello; les *Vauzelle*, de Franco Sacchetti, né en 1335, et de Ser Giovanni Fiorentino; enfin, le *Gouvernement de la famille*, d'Agnolo Pandolfini (1365-1446). La plupart de ces écrivains étaient des poètes, les trois grands écrivains de ce siècle, Florentins ou tout au moins Toscans. Il en est de moins des chroniqueurs; excepté Venise, les auteurs bien écrits à cette époque sont ceux de Florence, Florence qui avait de bons historiens, tels que les frères Villani, simples négociants arrivés aux premiers postes de la

république, et Gino Capponi, l'un des plus honorables citoyens florentins. Ce sont des bourgeois, marchands ou artisans de Florence, qui ont écrit ces premières chroniques, à une époque où les rois et seigneurs des autres pays ne savaient pas lire!

— XVI<sup>e</sup> siècle. (Les Quattrocentisti.) Au XVI<sup>e</sup> siècle, la langue italienne, qui aurait dû s'élever, Dante, Pétrarque et Boccace sur les hauteurs où ils avaient placé, déchoit, au contraire, et s'étouffa par l'imitation. C'était l'époque de la renaissance grecque et latine, et la passion de l'antiquité absorbe des esprits cultivés, comme Pomponius Letus, Pontanus, Sannazar, Panormita, Lantasio, Valla, etc. De la Mirandole, le Poggio, Marsilio Ficino, Politien, Scaliger, Platina, Bruno d'Arezzo, Zénon-Sylvius Piccolomini, etc. C'est le siècle des pédants. Les travaux d'érudition ne peuvent une nouvelle impulsion de la découverte de l'imprimerie, perfectionnée en Italie par Aldé Manuce (1447-1515). Les petites républiques italiennes tendent à s'absorber dans les grands Etats; et l'on voit apparaître les tyrans. Les Médicis, à Florence, protègent les lettres; Côme et surtout Laurent les cultivent; mais ces Médicis encourageaient aussi les lettres, et s'occupaient de leur peuple pour lui faire oublier la liberté. C'est à la cour des Médicis que Louis Pulci (1431-1480) écrit son poème le *Morganca*, et le poète Ange Polignone (1454-1494) verse l'*Orphée*. Citons encore, parmi les poètes : Giusto dei Conti; Girolamo Benivieni; Fic de La Mirandole (1463-1495); Coluccio Salutati; Jacques Sannazar (1458-1530), le plus grand poète latin qui vécût des temps modernes en un italien plein de latinismes; et, pour les prosateurs: Francesco Filelfo, auteur d'un commentaire de Pétrarque, écrit dans un style illisible; Leonello de Vinci, aussi grand peintre qu'écrivain vaste, profond et juste; Leo-Baptiste Alberti et Matteo Palmieri, qui, comme presque tous les écrivains de ce siècle, a la fois pédant et barbare, écrivains en latin mieux que dans leur langue maternelle. Il faut excepter pourtant l'historien Feo Belcari (1410-1484) et le grand dominicain Jérôme Savonarole (1452-1498), qui, malgré son langage miniguelmiste, contrôle par sa gaucherie littéraire et sociale du temps.

— XVII<sup>e</sup> siècle. (Le Cinquecento.) Le XVII<sup>e</sup> siècle a été appelé le siècle d'or de la littérature italienne, par l'heureuse alliance du naturel de la pensée et de la perfection de la forme. Voici que tout à coup apparaît le plus grand homme qui eût été la littérature italienne au plus haut point de splendeur, tandis que les autres nations gisaient encore dans les ténébreux.

— XVIII<sup>e</sup> siècle. Le grand triomvirat. Le patriotisme, la religion, l'amour, avaient successivement inspiré les premiers écrivains italiens; Bembo et Paruta, celle de l'histoire et aux artistes. Tous les souverains de l'époque et le ciel et la terre; nous avons nommé la *Divine comédie*. François Pétrarque (1304-1374) se rehaussa aux mêmes foyers; mais la postérité n'a guère vu en lui que le poète et le chanteur de Laure, son siècle a surtout admiré son vaste savoir, ses nombreuses connaissances en littérature italienne; l'étude de l'antiquité classique et la part immense qu'il prit à la renaissance des lettres. Après la mort de Dante, et lorsque les Florentins eurent rendu justice à la gloire de Pétrarque (1374-1375) fut le premier à occuper le chaire instituée pour expliquer la *Divine comédie*, afin d'apprendre aux citoyens l'amour de la patrie, la haine du vice et le goût de la science. Ingouvier écrivain, Boccace a laissé, entre autres ouvrages, le *Decamerone*, modèle de langue, sinon de style. Le XIV<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or de la langue italienne; la langue est pure, nette, sans mélange; mais, à l'exception des quelques grands noms que nous venons de citer, le mérite des écrivains trecentistes est plutôt philosophique que littéraire; et ce n'est pas une des moindres singularités de la descente de l'Italie, que cette nécessité où l'on est d'étudier sa langue dans des auteurs très-pauvres de fond et d'idées. Plusieurs traduisirent des traités latins dans une langue admissible; tels sont Pier Crescenzo, mort en 1329; fra Pipino, traducteur du célèbre Marco Polo; Arrigho de Settemulo; fra Domenico Cavalca; fra Bartolomeo de San-Concordio. Les écrits des moines dominent à cette époque, comme à l'époque précédente, et notamment Jacopo Passavanti, mort en 1357; les lettres du bienheureux Giovanni delle Celle, et les *Fioretto*, de saint Giovanni dell'Assise. En dehors de ces écrits, nous trouvons de Modicis le philosophique de Cecco d'Ascoli; le *Ittiomanolo*, de Fazio degli Uberti; le *Quadragesimo*, de Fozzi; les *Documenti d'amore*, de Francesco da Barberino (1328-1396); le *Trattato* sommaire de Pierciuchello; les *Vauzelle*, de Franco Sacchetti, né en 1335, et de Ser Giovanni Fiorentino; enfin, le *Gouvernement de la famille*, d'Agnolo Pandolfini (1365-1446). La plupart de ces écrivains étaient des poètes, les trois grands écrivains de ce siècle, Florentins ou tout au moins Toscans. Il en est de moins des chroniqueurs; excepté Venise, les auteurs bien écrits à cette époque sont ceux de Florence, Florence qui avait de bons historiens, tels que les frères Villani, simples négociants arrivés aux premiers postes de la

république, et Gino Capponi, l'un des plus honorables citoyens florentins. Ce sont des bourgeois, marchands ou artisans de Florence, qui ont écrit ces premières chroniques, à une époque où les rois et seigneurs des autres pays ne savaient pas lire!

— XVI<sup>e</sup> siècle. (Les Quattrocentisti.) Au XVI<sup>e</sup> siècle, la langue italienne, qui aurait dû s'élever, Dante, Pétrarque et Boccace sur les hauteurs où ils avaient placé, déchoit, au contraire, et s'étouffa par l'imitation. C'était l'époque de la renaissance grecque et latine, et la passion de l'antiquité absorbe des esprits cultivés, comme Pomponius Letus, Pontanus, Sannazar, Panormita, Lantasio, Valla, etc. De la Mirandole, le Poggio, Marsilio Ficino, Politien, Scaliger, Platina, Bruno d'Arezzo, Zénon-Sylvius Piccolomini, etc. C'est le siècle des pédants. Les travaux d'érudition ne peuvent une nouvelle impulsion de la découverte de l'imprimerie, perfectionnée en Italie par Aldé Manuce (1447-1515). Les petites républiques italiennes tendent à s'absorber dans les grands Etats; et l'on voit apparaître les tyrans. Les Médicis, à Florence, protègent les lettres; Côme et surtout Laurent les cultivent; mais ces Médicis encourageaient aussi les lettres, et s'occupaient de leur peuple pour lui faire oublier la liberté. C'est à la cour des Médicis que Louis Pulci (1431-1480) écrit son poème le *Morganca*, et le poète Ange Polignone (1454-1494) verse l'*Orphée*. Citons encore, parmi les poètes : Giusto dei Conti; Girolamo Benivieni; Fic de La Mirandole (1463-1495); Coluccio Salutati; Jacques Sannazar (1458-1530), le plus grand poète latin qui vécût des temps modernes en un italien plein de latinismes; et, pour les prosateurs: Francesco Filelfo, auteur d'un commentaire de Pétrarque, écrit dans un style illisible; Leonello de Vinci, aussi grand peintre qu'écrivain vaste, profond et juste; Leo-Baptiste Alberti et Matteo Palmieri, qui, comme presque tous les écrivains de ce siècle, a la fois pédant et barbare, écrivains en latin mieux que dans leur langue maternelle. Il faut excepter pourtant l'historien Feo Belcari (1410-1484) et le grand dominicain Jérôme Savonarole (1452-1498), qui, malgré son langage miniguelmiste, contrôle par sa gaucherie littéraire et sociale du temps.

— XVII<sup>e</sup> siècle. (Le Cinquecento.) Le XVII<sup>e</sup> siècle a été appelé le siècle d'or de la littérature italienne, par l'heureuse alliance du naturel de la pensée et de la perfection de la forme. Voici que tout à coup apparaît le plus grand homme qui eût été la littérature italienne au plus haut point de splendeur, tandis que les autres nations gisaient encore dans les ténébreux.

— XVIII<sup>e</sup> siècle. Le grand triomvirat. Le patriotisme, la religion, l'amour, avaient successivement inspiré les premiers écrivains italiens; Bembo et Paruta, celle de l'histoire et aux artistes. Tous les souverains de l'époque et le ciel et la terre; nous avons nommé la *Divine comédie*. François Pétrarque (1304-1374) se rehaussa aux mêmes foyers; mais la postérité n'a guère vu en lui que le poète et le chanteur